

Trois questions à ...

Thierry Guitard,
illustrateur à l'origine de l'affiche du Festival



Quelles ont été vos sources d'inspirations pour l'affiche de War On Screen ? Pourquoi avoir choisi deux versions, l'une avec un ver et l'autre sans ?

En fait, l'idée m'est venue très rapidement. Je n'ai pas vraiment eu le temps de réfléchir, tout s'est fait très vite. J'ai l'habitude de réfléchir vite avec les dessins que je fais d'habitude pour la presse. Après bien sûr, j'ai travaillé plus longtemps sur l'idée pour la concrétiser.

Quant aux deux versions, cela m'a permis de créer le petit GIF du festival. Je trouvais aussi cela amusant : ça permet de créer le doute chez le spectateur. Lorsqu'il voit les affiches sans savoir qu'il existe deux versions, il ne sait plus si le ver existe vraiment ou non.

Vous avez un univers mystérieux, décalé : des héros survoltés, des scènes de torture... Avez-vous l'habitude de dessiner la guerre ?

Ca dépend de ce qu'on appelle la guerre. Mais je crois qu'elle est partout, c'est toujours la guerre quelque part. J'ai dessiné un livre de pirates par exemple ; on peut aussi dire que j'ai dessiné une guerre. Et toutes les œuvres exposées ici ont plus ou moins un lien avec la guerre.

Vous êtes auteur de bandes dessinées, vous illustrez aussi des romans d'auteurs connus comme Jack London par exemple, vous avez réalisé des courts-métrages d'animation, vous exposez vos œuvres... Vous êtes partout ! Qu'est ce que vous aimez le plus ?

J'aime tout et surtout, j'adore la surprise. Ce que j'aime avec l'illustration, c'est que c'est rapide : on dessine et le lendemain, ça sort dans la presse. En ce moment, je travaille aussi sur une BD autobiographique, cela fait des années que je planche dessus. C'est un processus long, c'est différent. J'ai aussi adoré travailler pour les textes d'auteurs. Lorsqu'on m'a proposé d'illustrer Jack London, j'étais très heureux. C'est un auteur que j'aime beaucoup.

conception
& rédaction

Madeline Duflot
Léonie Duflot
Gaëtan Trigot
Thomas Santarelli
Anne Weber

entretien avec Patrick Robert,
membres du jury pour la compétition internationale de longs métrages

Comment est-ce que vous avez travaillé sur les fronts de guerre ? Qu'avez-vous aperçu ? Quel était le but de votre travail pour démontrer ce que c'est une guerre ?

Je crois que c'est inutile de dire que ce qu'on souhaite c'est de dénoncer la guerre. C'est ridicule, on n'a pas besoin de le souhaiter ; tout le monde le souhaite. C'est comme ouvrir une fenêtre déjà ouverte. Mon intérêt à moi, c'est de comprendre pour moi-même mon époque. Ce qui se passe dans ma vie. C'est comme ça que je suis parti au début, quand j'ai commencé. C'est très grisant d'être là où les choses se passent, donc là où se passe ce qu'on voit au journal télévisé. Au lieu de regarder le journal télévisé, je vois sur place. Je trouve ça très grisant.

Je n'ai jamais trouvé excitant de faire la guerre, mais c'est intéressant et quand on comprend les choses, c'est gratifiant de comprendre ce qui se passe. On tire donc une satisfaction du fait qu'on comprend par soi-même ce qui se passe. Mon activité de journaliste c'est une activité économique. C'est ainsi que je gagne ma vie et il serait malhonnête de dire que je fais ça parce que je veux témoigner ou parce que je veux que le monde sache. Je crois que tous les gens qui font ça, ils le font parce qu'ils veulent être là où l'histoire s'écrit.

Bien sûr, si on peut rapporter ce que l'on a compris à ceux qui sont restés à la maison, tant mieux. J'ai plein d'expérience où je n'ai pas réussi partager ce que je ressens. C'est très frustrant. Et à la fois le problème du reporter-photographe parce qu'on ne lui demande pas son opinion mais on utilise ses images très souvent pour illustrer les articles d'autres journalistes qui eux, ne font pas de photos. Et moi, maintenant il faut que je trouve des sujets plus personnels, que je montre un point de vue original, que je prenne des risques et que je trouve des accès auxquels les autres n'ont pas pensé.

Quand vous voyez des films, qu'est-ce que cela évoque ? Est-ce que vous vous dites qu'un film est bien filmé au niveau de la qualité des images ? Qu'est-ce qui vous plaît et qu'est-ce que vous appelez 'non réussi' ?

Le cinéma c'est avant tout une œuvre cinématographique. Je regarde donc l'ensemble de l'œuvre que l'auteur présente. Donc je viens sans aucun a priori, je viens très disponible et je suis prêt à recevoir ce que l'on veut me montrer. Donc je viens sans exigences particulières mais si je prends mon temps pour voir un film, j'ai envie de voir un bon film.

Première chose alors : quel est le point de vue de l'auteur ? Qu'est-ce qu'il veut me montrer ? Et est-ce que ce qu'il veut me montrer m'intéresse ?

Deuxième chose : S'il parle de la guerre, d'un événement qui se passe dans le contexte d'un conflit que je connais, je regarde si avec ma connaissance du terrain je trouve que c'est crédible. Mais ce n'est pas très grave que ce ne soit pas crédible ; l'essentiel c'est que l'œuvre qu'on me présente en elle soit crédible. Si ça ne correspond pas trop à la vérité historique et que ce n'est pas un documentaire mais un film de fiction, ce n'est pas du tout grave. Par contre, malgré tout, j'aime bien que ce dont on parle soit crédible.

Par exemple ce matin on a vu *un Soleil de Plomb*. C'est un sujet que je connais très bien parce que j'ai couvert pendant quatre ans les guerres de Yougoslavie. Ce film, je le trouvais très très juste. C'est vraiment bien décrit : la mentalité des gens, leurs réactions, cette espèce de haine totalement imbécile/irrationnelle mais irrépressible – c'était bien décrit dans le film – et cette espèce de violence incroyable, cette brutalité injustifiée autrement que par cette haine qui était en fuite pendant des années et qui s'exprime comme ça dans ce film.

Donc j'ai trouvé le film très très juste au niveau de la vérité historique ; et c'est le cas pour tous les films que j'ai vu ici, car je connais tous les conflits : l'Afghanistan, la guerre en Colombie... tous les films que j'ai vu, ils étaient d'une très bonne qualité.

AGENDA

À ne pas manquer

Table Ronde

“La guerre d'Espagne : Pour quoi?”

Avec Tanguy Perron, historien, spécialisé dans l'histoire du cinéma social et politique, et Francis Ratier, psychanalyste, membre de l'Ecole de la Cause freudienne, viendront apporter chacun leur éclairage

&

Le Labyrinthe de Pan de Guillermo Del Toro
présenté par Sergi Lopez

Théâtre Comète

11h *La nuit et l'enfant*, David Yon

13h30 *À peine j'ouvre les yeux*, Leyla Bouzid

15h45 *Le fils de Saul*, Laszlo Nemes

19h *Remise des Prix*

20h *Cocktail*

21h *Elser, un héros ordinaire*, Olivier Hirschbiegel

Cinéma Comète

13h15 *Le Labyrinthe de Pan*, Guillermo Del Toro

16h30 *Docteur Folamour*, Stanley Kubrick



FESTIVAL INTERNATIONAL DE CINEMA
WAR ON SCREEN

3^e EDITION

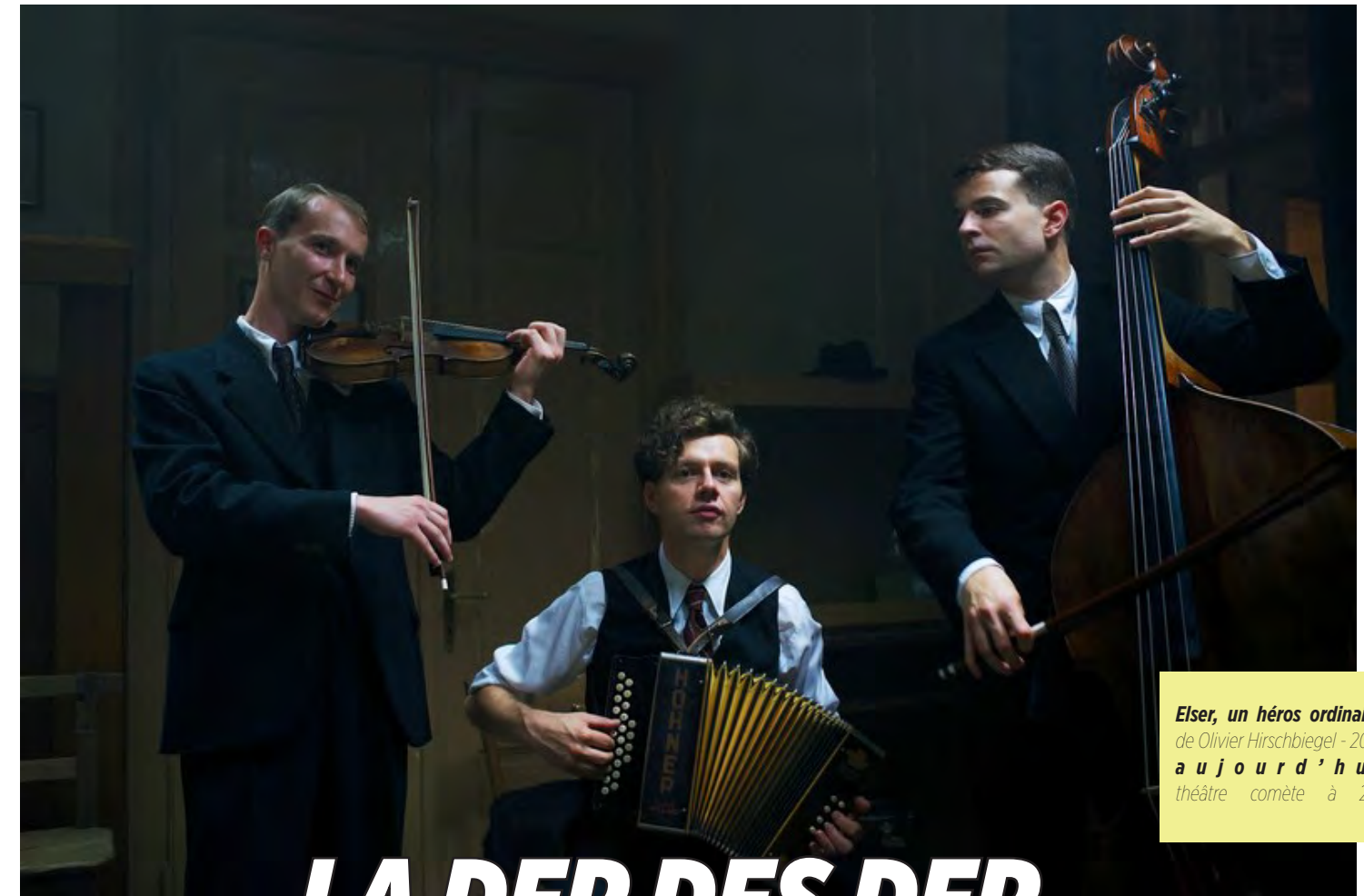
30 SEPTEMBRE - 4 OCTOBRE 2015

CHÂLONS-EN-CHAMPAGNE | SUIPPES | WARONSCREEN.COM

DIMANCHE 4 OCTOBRE 2015 • #5 • Instagram waronscreen • www.waronscreen.com • Facebook war on screen

l a g a z e t t e

WAR ON SCREEN



Elser, un héros ordinaire
de Olivier Hirschbiegel - 2015
aujourd'hui
théâtre comète à 21h

LA DER DES DER

Georg Elser est un modeste menuisier allemand. Pourtant, en 1939, il pressent l'ignominie du Führer. Le 8 novembre de la même année, indigné par la brutalité du régime nazi, il va tenter d'assassiner Adolf Hitler en faisant exploser une bombe dans la brasserie munichoise où il prononçait une allocution. Mais le dictateur, Goebbels, Himmler, Bormann et les autres avaient quitté les lieux quelques minutes avant l'explosion. L'attentat, dont un seul homme est à l'origine, est un échec. Elser fuit vers la Suisse. Rattrapé par les nazis, il est ensuite transféré à Munich pour être interrogé. Ces derniers le croient membre d'un complot fomenté par une puissance étrangère... En réalité, cet acte insensé l'a érigé en héros ordinaire. Onze ans après La Chute, ce film sur les dernières heures de Hitler dans son bunker berlinois, Oliver Hirschbiegel s'attaque une nouvelle fois à cette période sombre de l'histoire allemande, mais du point de vue de la résistance. Rappelons que La Chute avait été l'un des plus gros succès de l'histoire au box-office allemand, raflant de nombreux prix et nommé aux Oscars dans la catégorie meilleur film étranger. On ne peut que souhaiter à Elser de connaître le même succès.

Olivier Hirschbiegel réalise ses études à l'Académie des Arts de Hambourg avant de s'orienter vers la photo et la vidéo. Après un premier scénario Das Go! Projekt (1986), il réalise de nombreux téléfilms. Son premier long métrage, en 2001, inspiré d'une terrifiante étude menée à la prison de Stanford dans les années 1970, sera récompensé dans de nombreux festivals.

Avec La Chute, sur les dernières heures d'Hitler dans son bunker berlinois, il marque en 2004 l'un des plus gros succès de l'histoire du box-office allemand et sera nommé à l'Oscar du meilleur film étranger en 2005. Viennent ensuite *Invasion* (2006), *Five Minutes of Heaven* (2009) et *Diana* (2013). Il sera également réalisateur des 4 premiers épisodes de la série Borgia.

Elser, un héros ordinaire, est son premier film allemand depuis plus de 9 ans.

entretien avec Constance Dollé et Béatrice Thiriet, membres du jury pour la compéition internationale de longs métrages



Constance Dollé



Béatrice Thiriet

Quel est votre point de vue par rapport au genre de la guerre ?

Constance Dollé: Je n'ai pas d'a priori sur le genre de film que je vais voir. Un film peut être bon quel que soit le genre. Après avoir passé cinq jours ici, ce qui est intéressant lorsque l'on voit des films qui ont un thème commun, c'est qu'ils dialoguent énormément les uns les autres. Sur un temps très ramassé, il y a des échos qui se font. On reçoit un film de façon très différente selon qu'on l'ait vu le premier jour ou le troisième jour ou le cinquième jour. Les uns et les autres communiquent et c'est ça que je trouve super chouette.

Béatrice Thiriet: J'ai beaucoup aimé l'idée de venir ici, le thème. La sélection est remarquable parce qu'elle est variée, elle est géopolitiquement et historiquement intéressante. Le sujet est bien assumé. En fait, je n'ai pas spécialement réfléchi au thème en venant ici. C'est plutôt ici, complètement immergée, que je l'ai vécu.

Qu'est-ce que cela vous fait d'être membre d'un jury ? Comment appréhende-t-on cet exercice ?

C.D : Je l'appréhende comme une spectatrice lambda. Cependant, c'est particulier parce que l'on navigue dans ce métier donc on connaît aussi un peu les ficelles. Je pense que dans un premier temps, un film on le reçoit comme n'importe quel spectateur et puis après on a peut-être des outils d'analyse qui sont des outils « d'experts » parce que l'on connaît le travail. On sait ce que cela représente en termes de travail derrière. Après, je ne suis pas sûre que le fait que ce soit un festival de film de guerre change notre réception du film.

B.T : Ce qui m'intéresse par rapport à la thématique, c'est la question de la motivation des réalisateurs et des réalisatrices qui ont choisi ce thème. C'est plutôt ça qui m'a poursuivie. Ils se sentent vraiment responsables et souvent ils parlent de la crise ou de la guerre dans leur pays. Je trouve ça super émouvant de les voir présenter leur film, quand ils sont là, et de voir aussi des gens très très jeunes qui prennent en charge un pan de l'histoire de leur pays et de l'humanité. Il y a une histoire des cinéastes qui ont réalisé des films de guerre et souvent ce sont d'anciens reporters de guerre. On voit là qu'il y a toute une nouvelle génération et un relais qui se passe. Que ce soit par le documentaire ou la fiction, on voit des réalisateurs et des réalisatrices très jeunes qui abordent des sujets assez lourds. Je ne dis pas qu'ils sont plus difficiles mais il y a une forme de responsabilité. Je trouve ça très touchant.

Quels sont vos futurs projets ?

C.D : A venir, il y a surtout des choses que j'ai faites très récemment. Il y a en ce moment la saison 2 des Revenants qui est diffusée sur Canal + commencée lundi dernier et pour encore trois lundi. Il y aura après Le Village Français, la fin de la saison 7, et l'adaptation de Broadchurch, qui a été faite pour France 2, et qui sera diffusée aussi d'ici la fin de l'année.

B.T : Je suis en train d'écrire la musique du prochain film de Dominique Cabrera qui est en train de se tourner à Marseille. On se parle beaucoup de la musique pendant le tournage et pendant l'écriture. C'est quelqu'un avec qui je travaille depuis quinze ans. Elle pense beaucoup à la musique et l'écrit en préparation. Tout le monde ne fait pas comme ça. Et puis, un autre réalisateur, Joël Farges, finit le dernier pan d'une série de documentaires sur les salles de cinéma qui s'appelle Cinémas Mythiques. Il m'a appelé tout à l'heure et part tourner le dernier volet de cette série. J'ai aussi des projets personnels. Je suis en train d'écrire une scénographie autour des chants funéraires corses. Je fais un travail de recherche et puis après il y aura une récréation sur ces chants, qui, pour la plupart, ont disparus. C'est intéressant d'aller chercher des voix qui se sont tuées et qui faisaient vraiment parti d'un rite ancien. Ce sont des objets artistiques très intéressants qui sont entre formation et déformation.



Roland Joffé a présenté mardi son film "La Déchirure". La rencontre qui a suivi la projection entre le réalisateur et le public fut forte en émotions, surtout pour les jeunes présents dans la salle. Lors de cet entretien, Roland Joffé a surtout développé trois sujets de manière particulièrement riche et parlante – sujets qui occupent d'ailleurs également une place centrale dans son film.

Quel effet produit la guerre sur les gens qui la subissent ? Dans leurs cœurs, dans leurs têtes ? Qu'est-ce que la « guerre en soi » dont vous parlez, cette guerre à l'intérieur ?

On peut probablement dire que, d'une certaine manière, toute la vie est une espèce de guerre parce que nous sommes tous des individus en train d'essayer d'achever quelque chose. Quelques fois on peut trouver d'autres personnes qui vont dans notre direction ou qui s'opposent à nous. Nous sommes aussi des individus coopératifs et, curieusement, une guerre, c'est aussi une chose coopérative. On ne peut pas vraiment lutter dans une guerre sans être coopératif. Il y a quelque chose de très profond dans la guerre parce qu'on la hait : on subit beaucoup de souffrance, beaucoup de douleur et en même temps on reste un être humain. On sait que les gens peuvent se sentir plus vivants en état de guerre, quand ils se mettent en danger, qu'en état de paix.

Tout cela pose alors la question de ce que nous sommes en tant qu'être. Est-ce possible que la nature ait créé une espèce que les autres veulent tuer, qui veut être en danger ? Moi, je pense que ce n'est probablement pas le cas, mais, en même temps, est-ce qu'on peut imaginer notre espèce, les humains, sans la capacité d'être violent ? Et pourquoi cette violence ? Eh bien, la nature avait comme but de créer une espèce qui puisse survivre dans un environnement qui change. Cela signifie que, comme nous ne sommes pas des robots, nous sommes capables d'être flexibles, de penser d'une manière flexible et de nous protéger.

D'après moi, la question de savoir si nous sommes mauvais parce que nous sommes violents ne se pose pas. Mais la nature nous a posé une vraie question à laquelle il faut trouver une réponse, c'est-à-dire je n'enlève pas ta capacité à être violent mais je te demande de la maîtriser et de ne pas se laisser guider par celle-ci.

Ayant dit cela, on a déjà beaucoup de caractéristiques qui qualifient la guerre. Même le corps humain en soi est, d'une certaine manière, physiquement constitué de microbes qui sont à la fois en guerre et en coopération. On peut donc considérer le corps humain comme un microsysteme coopératif et moi, j'aime beaucoup jouer avec cette image. Cela nous permet aussi de connaître l'impact que peut avoir la guerre sur le développement psychologique des individus, ça crée un contexte. Cet impact, à mon avis, il dépend du type de guerre. Avant, dans les anciennes guerres, les anciens mythes, les hommes avaient besoin de se placer en héros. C'est désormais de moins en moins possible, puisque les guerres dépendent dépendent de plus en plus de la technologie. Un seul homme ou une seule femme a de moins en moins d'importance, ce qui rend l'impact psychique pour l'individu de plus en plus important. C'est ainsi que l'humanité en chacun se perd.

Cet aspect humain est le deuxième sujet que vous avez évoqué. En effet, vous avez dit en parlant de La Déchirure que vous ne vouliez pas faire un autre film de guerre mais plutôt un long-métrage ayant un sujet fort, présent tout au long du film. Ce sujet, selon vous, ne pouvait pas être l'amour, puisque ce n'est pas l'émotion la plus forte que peuvent éprouver les êtres humains. Selon vous, ce sujet central devait être l'amitié.

Je trouve que c'est vraiment très important de réaliser qu'au départ, nous sommes tous sous une influence romantique en disant que l'amour entre une femme et un homme est la chose la plus importante. Je ne veux pas dire que cela est complètement faux, mais, contrairement au couple, il arrive très rarement à des amis de divorcer... Alors je suppose que pour vous, pour moi, pour nous tous, la chose la plus importante dans la vie, ce sont nos amis. On peut passer toute la vie avec ses amis, sans rapports sexuels, mais on s'apporte du réconfort, du soulagement. Il y a aussi cette capacité à grandir ensemble. Dans des situations extraordinaires et même en temps de guerre, cela peut exister à un niveau très fort, tellement fascinant qu'on se pose à nouveau la

question 'qu'est-ce que l'amour ?'. On trouve la réponse dans la guerre, car l'amour peut être brisé par la guerre et aussi se constituer à travers elle.

Ce qui comptait pour moi ce n'était pas de faire un film sur l'amour dans la guerre mais une histoire d'amitié afin que les gens se disent à la manière breakthrough -comme si on ouvrait une fenêtre- 'l'amitié, elle est tellement forte, tellement importante' et je crois qu'il n'y en a pas beaucoup, des films de cette sorte.

Un lien très fort qui peut donc exister entre les différents personnages du film, mais aussi entre ces personnages et les spectateurs, comme vous l'aviez évoqué. Etablir ce lien fort pour permettre au spectateur de s'identifier aux personnages, c'était votre but premier ?

Oui, et cela est très très important. Parfois je réussis, parfois non. Ça dépend parce que chaque film est une espèce d'expérience. Si on arrive par exemple à créer une bonne métaphore, c'est-à-dire une image qui est – sans explications ! – très touchante, cela peut vraiment aider le spectateur à comprendre l'histoire, à comprendre la raison pour laquelle les hommes se font la guerre.

Une métaphore peut fonctionner plus ou moins bien, mais si on a la bonne, elle peut vraiment ajouter de la profondeur à l'expérience. Cela était le cas dans La Déchirure à travers le personnage de Dith Pran. Il est la métaphore de l'Asie sud-ouest qui fait face à la puissance des autres. Dans l'art cambodgien, plus précisément les reliefs des temples d'Ankor, les paysans sont présentés comme étant très petits, tandis que les guerriers sont présentés comme grands et puissants. Le film démontre la tristesse des événements qui ont bouleversé cette société. Quand on est lié à Dith Pran, on est lié à son peuple. Cela n'est plus seulement une étude ethnographique et historique de la guerre mais ça devient une vraie expérience émotionnelle. Tous ces éléments font dans l'ensemble que le film est très très touchant et si on arrive à créer cela dans un film, c'est formidable mais pour dire vrai, cela arrive très rarement par ce que c'est très difficile de trouver ces métaphores.

entretien avec Etienne Labroue, président du jury pour la compétition internationale de courts métrages

Est-ce que c'est la première fois que vous êtes juré dans un Festival ?

Non c'est la deuxième. Je l'ai fait une première fois l'année dernière dans un petit festival en Vendée, où j'ai tourné mon premier long-métrage. Je m'y suis aussi occupé d'un jury de jeunes, pour décerner un prix de court-métrage.

Est-ce que vous regardez un film différemment, que vous soyez spectateur ou juré ?

Non. J'ai l'ambition de dire que je regarde un film exactement comme tout le monde. Après si je m'ennuie je vais commencer à regarder des trucs techniques, mais c'est mauvais signe. Ce que j'aime c'est être pris par l'histoire, me laisser porter et être triste quand le film se finit. Puis j'aime bien être surpris. Chaque film c'est un assemblage différent, dès fois il y a un ingrédient qui fait qu'on décroche, parce qu'on aime pas le jeu d'un comédien ou d'une comédienne, la manière de filmer... Puis des fois tout se passe bien !

Comment s'est passée la sélection du jury lycéen et comment se passe la collaboration ?

Les lycéens ont posé leur candidatures et ils ont été sélectionnés comme ça. Mais c'est pas moi qui les ai choisis... J'aurais pas pu faire ça ! Notre collaboration est très chouette ! Je les connais tous. On passe du temps à discuter. On a passé une bonne heure à discuter avant d'avoir vu le moindre film pour se présenter. Puis hier on a délibéré sur la première sélection de court métrage, pour pouvoir gagner du temps pour aujourd'hui, et avoir les idées bien claires. C'est super bien, parce qu'on parle de choses assez personnelles et intimes. J'ai l'impression de les connaître du coup, ça m'amuse beaucoup.

Questions-Réponses

avec une partie des membres du jury des lycéens :

Eloïse, Donovan, Dalila, Jérémy et Douaa.

Qu'est-ce qui vous a amené à faire partie de ce jury ? Comment s'est passé le recrutement ?

Il y avait des documents d'inscription à remplir. C'est souvent nos profs qui nous ont conseillé de le faire.

Vous connaissiez le festival ? Vous y étiez déjà venus ?

On avait déjà entendu parler des précédentes éditions, mais on n'était jamais venu.

Cinéphiles ou curieux ?

Curieux !

Et maintenant que le festival est fini?

On s'est rendu compte qu'il n'y avait pas que des films de guerre sur le terrain... Il y a de tous les genres, des films qui font rire etc...

Des films ou des rencontres qui vous ont marqués ?

La rencontre avec Leyla Bouzid, la réalisatrice de "A Peine J'ouvre les Yeux", et les débats qui ont suivi la projection ont été très intéressants.



Est-ce que vous avez le dernier mot en tant que président ?

J'essaie que ça ne soit pas le cas. Mais c'est une vraie question qui se pose : Jusqu'à quel point le président doit s'effacer par rapport aux autres membres du jury ? Moi ce que je veux ici c'est qu'on en parle ensemble. Je les aide à réfléchir. Mais il faut faire attention car en les aidant à réfléchir on peut beaucoup les orienter. J'essaie de faire en sorte qu'ils s'expriment au maximum, que tout le monde donne son avis.

Et tous les lycéens sont intéressés par le cinéma ?

Il y a différents profils. Certains sont intéressés par l'expérience de faire partie d'un jury, d'autres par le cinéma en tant que cinéma...

Cela n'a pas été trop intimidant pour eux, de travailler avec vous ?

Non pas du tout. Je pense pas être intimidant. Peut-être un peu au début mais je disais plein de bêtises pour les faire rigoler... Ils ont pas l'air traumatisés!

Que vous évoque la thématique de la guerre et en avez vous déjà parlé dans vos oeuvres ?

La guerre est un thème que j'ai jamais abordé, sauf quelques fois pour des commandes sur Canal + (notamment une parodie d'*American Sniper* pour une bande annonce). En revanche c'est une thématique très intéressante, à plus d'un titre : La dimension historique mais aussi sur les conflits majeurs de l'époque à laquelle on vit. D'un point de vue fiction pure, les situations de guerre sont des situations très tendues, très intenses, où les personnages sont à nu, à vif, et ça donne des histoires très intenses. C'est une très bonne thématique, curieusement.

Ca vous donne envie de faire quelque chose sur la guerre ?

Pourquoi pas ? J'y ai pas pensé, mais vu qu'on ne se nourrit que de ce qu'on voit, des rencontres qu'on fait...

Qu'est-ce qu'un bon court-métrage ?

C'est un film qui surprend, qui fait réfléchir ou qui amuse, qui procure des émotions. Mais surtout un film où on ne ressent pas le format. Un peu comme un long métrage en fait. Peu importe la durée.

Vous qui avez travaillé sur les deux formats, lequel préférez vous ?

Ça dépend vraiment de l'histoire... Chaque film est une aventure différente. Certains nécessitent d'être un court-métrage, d'autre un long... Faut pas se tromper !